

Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
1 rue Saint-Hélier, 35000 Rennes
02 99 31 12 31
T-N-B.fr

REVUE DE PRESSE
VESSEL
DAMIEN JALET
KOHEI NAWA



Sortir à Rennes. Vessel au TNB, une sculpture chorégraphique intrigante



Ce mardi, au TNB, c'est la première française de la nouvelle création du chorégraphe Damien Jalet, une pièce contemplative autour de la poétique des corps, dans un environnement mouvant, entre solide et liquide.

Qu'est ce qui nous fait humain ? Dans la nouvelle pièce de Damien Jalet, *Vessel*, le public ne verra pas le visage des interprètes, la partie la plus humaine du corps, celle qui porte les traces de nos identités. On ne distingue ni le sexe, ni l'âge, ni l'origine. **« Le corps humain utilisé comme vaisseau de notre vie de manière fonctionnelle devient là très mystérieux. »**

Pour cette pièce, dont la première française est donnée à Rennes au TNB, tout a commencé en 2013. Damien Jalet est à Nagoya au Japon. Il y présente un spectacle lors d'un festival qui mêle arts plastiques et performance. **« En matinée, j'ai souhaité voir les différents travaux exposés. J'ai découvert le travail de Kohei Nawa, une installation sur 300 m², avec des cailloux noirs et au centre une énorme sculpture en mousse et savon, dans laquelle déambulait le public et qui se modifiait dans le temps. »** Un vrai coup de foudre artistique pour le chorégraphe, et une vraie envie de collaborer avec le plasticien japonais.



Damien Jalet, chorégraphe associé au TNB. | OUEST-France

350 kg de matériau à base de farine de pomme de terre

C'est un compositeur japonais, qui va les rapprocher. Damien Jalet et Kohei Nawa, vont se retrouver lors d'une résidence à la Villa Kujoyama. **« Je n'ai jamais envisagé le travail du sculpteur comme un décor, mais je souhaitais un point de fusionnement entre nos pratiques, une vraie conversation. »** Damien Jalet est fasciné par la potentialité sculpturale des corps. Kohei Nawa, lui, explore la matière. Il va apporter ce matériau si spécial à base de farine de pomme de terre, qui mélangé avec de l'eau en ébullition, se liquéfie ou se solidifie en fonction de la mobilité.

Dans un monde à demi conscient

Ensemble, ils sont partis sur une création autour de l'ambivalence du corps. **« 50 % de nos cellules ne sont pas humaines. Le corps est solide mais composé à 60 % d'eau. »** L'eau est un élément essentiel de *Vessel* qui oscille entre performance et sculpture, entre vivant et figé, visible et invisible.

La pièce est née au Japon, île traversée par l'eau, plus spécifiquement à Kyoto, dans une ancienne usine de sandwich où travaille Kohei Nawa. **« L'eau y est pure, elle est partout, utilisée dans les temples, mais aussi dans la cérémonie du thé. Ce qui m'intéresse, c'est que l'eau est à la fois le berceau de la vie, mais aussi liée à la mort d'un point de vue mythologique. »**

C'est le compositeur Marihiko Hara, qui a composé la musique, minimale, comme la lumière. **« Je voulais jouer sur la perception des spectateurs, les inviter à un voyage contemplatif, à demi conscient, comme dans un monde entre deux. »**



Vessel de Damien Jalet | YOSHIKAZU INOUE

Vraie performance pour les danseurs

La pièce est une vraie performance pour les danseurs, six Japonais et un Grec, quatre hommes, trois femmes, « **elle demande des facilités physiques, des qualités de mouvement spécifiques pour les danseurs qui recréent des masques avec leur corps, en passant d'un milieu solide à un milieu liquide. C'est une pièce intense, technique, qui requiert une grande précision et beaucoup de concentration.** »

Vessel est la première partie d'un diptyque. *Planète*, la deuxième partie explorera la relation du corps avec ce qui l'entoure et compose le monde. À découvrir en 2020.

Du mardi 23 avril au vendredi 26 avril, au TNB, salle Vilar, à 20 h, sauf jeudi, à 19 h 30.
Tarif : 27 €/13 €

Danse : un vaisseau vers un autre monde

Estelle Spoto
Journaliste

Le chorégraphe Damien Jalet revient au pays pour présenter à la Monnaie Vessel, élaboré avec le plasticien japonais Kohei Nawa. Prière de lâcher prise pour entrer dans un autre monde.

Le photographe britannique John Coplans (1920-2003) est surtout connu pour une série d'autoportraits en noir et blanc, où son propre corps est représenté nu, en sections, en raccourcis inhabituels, en gros plans où la tête, le visage est généralement absent. Ses mains posées sur ses genoux, ses doigts entremêlés, son torse poilu, ses flancs deviennent alors des paysages. Les masses de chair deviennent des compositions abstraites. Le corps humains, tout en restant fondamentalement lui-même, se transforme en autre chose, comme dans ces images ambiguës où l'on peut voir un canard et un lapin dans la même forme, mais pas en même temps.

Dans Vessel, créé à Kyoto en 2015 et présenté ici pour la première fois en Belgique à la Monnaie, le chorégraphe bruxellois Damien Jalet réussit cette même métamorphose, avec des danseurs. Ils sont sept (le Grec Aimilios Arapoglou, complice de longue date du chorégraphe, et six Japonais, dont la star locale Mirai Moriyama) sur une scène noire recouverte d'eau-miroir. Au milieu, une masse blanche, comme une île. La scénographie a été signée par le plasticien japonais Kohei Nawa, dont un Throne flamboyant, couvert de feuille d'or, a occupé la pyramide du Louvre en 2018. Nus, seulement vêtus d'un slip couleur peau, les danseurs ne montreront jamais leur visage, à une seule exception. Et danser sans le regard, sans ce contact avec le public est déjà une prouesse en soi, comme le confirmait dans une interview pour Le Vif la danseuse Marthe Krummenacher, pour son impressionnant solo au visage caché Janet on the Roof, élaboré avec le Français Pierre Pontvianne.

Chez Jalet, la dissimulation de la face s'effectue de plusieurs manières : plié vers l'avant avec les coudes croisés autour de la nuque, le corps jeté en arrière, ou encore collectivement, la tête de l'un coincée dans le torse de l'autre... Ce qui en résulte, avec le concours de la musique prégnante de Marihiko Hara et Ryuichi Sakamoto, est un voyage au-delà de notre monde. Comme la barque de Charon, ce Vaisseau porte vers l'infra-humain, ou vers le supra-humain, c'est selon. Les corps deviennent des gnomes, des monstres tirés d'une vision apocalyptique de Jérôme Bosch, dansant sur des rythmes percussifs. Enfoncés à l'envers dans le sol comme des pêcheurs dantesques, ils se métamorphosent en roseaux ondulant légèrement à la surface d'un lac.

Ce n'est presque plus de la danse -et certains sans doute n'accepteront pas de rentrer dans ce trip- et pourtant c'est toute l'essence originelle de la danse, cette évocation, cette communication avec un au-delà présent mais invisible. Et pour les interprètes, de cette naissance par les pieds initiale à la création séminale de l'homme finale, c'est une fameuse performance.



Sur le même **BATEAU**

À Rennes et nulle part ailleurs. C'est un joli coup qu'a réussi le directeur du **TNB** en décrochant une quasi-exclusivité française pour ce spectacle.

Seules autres dates, au 104 à Paris. Il faut dire que Damien Jalet et Arthur Nauzyciel ont découvert ensemble le travail de Kohei Nawa au Japon.

La scénographie, comme la musique signée Mahiriko Hara, plonge le public de *Vessel* dans une atmosphère irréelle : quelque chose qui tiendrait de l'avant et de l'après, du dessus et du dessous. Ils sont sept, sur le plateau, à nous embarquer dans une pièce marquée par la mythologie japonaise. Une histoire d'eau et d'os à la fois tant notre nature est indissociable de cet élément qui nous compose.

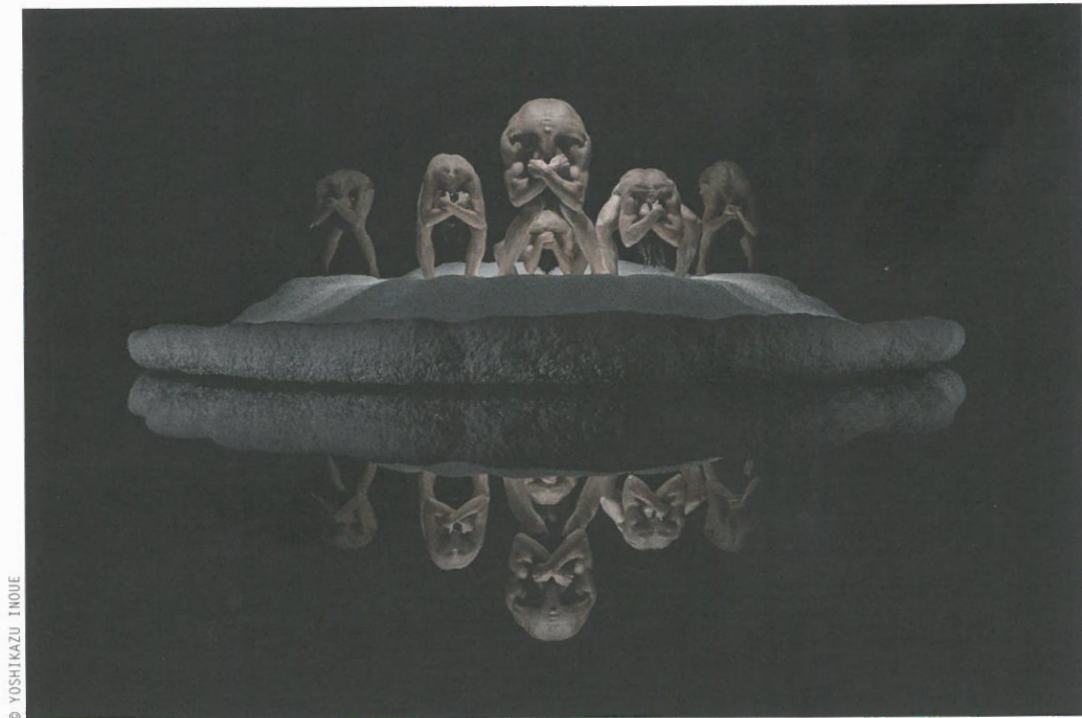
Damien Jalet poursuit ici son exploration de ces diversités culturelles qui font la richesse de notre humanité.

Un rappel qui n'est pas inutile en ces temps troublés.

✓ Vincent Braud

VESSEL - DAMIEN JALET & KOHEI NAWA

Mardi 23 et mercredi 24 avril à 20h. Jeudi 25 avril à 19h30. Vendredi 26 avril à 20h. TNB, Rennes.



© YOSHIKAZU INOUE

SUR LE MÊME BATEAU

À Rennes et nulle part ailleurs. C'est un joli coup qu'a réussi le directeur du TNB en décrochant une quasi-exclusivité française pour ce spectacle. Seules autres dates, au 104 à Paris. Il faut dire que Damien Jalet et Arthur Nauzyciel ont découvert ensemble le travail de Kohei Nawa au Japon. La scénographie, comme la musique signée Mahiriko Hara, plonge le public de *Vessel* dans une atmosphère irréaliste : quelque chose qui tiendrait de l'avant et de l'après, du dessus et du dessous. Ils sont sept, sur le plateau, à nous embarquer dans une pièce marquée par la mythologie japonaise. Une histoire d'eau et d'os à la fois, tant notre nature est indissociable de cet élément qui nous compose. Damien Jalet poursuit ici son exploration de ces diversités culturelles qui font la richesse de notre humanité. Un rappel qui n'est pas inutile en ces temps troublés. ■

VESSEL, TNB, RENNES, 23 AU 26 AVRIL.

Vessel, l'étrange et organique ballet des sans-tête – L'Oeil d'Olivier



Au TNB, Damien Jalet, en collaboration avec le plasticien japonais Kohei Nawa, invite à un voyage singulier, hypnotique, parfois dérangeant à travers les corps fusionnés, emmêlés de ses danseurs. Créant un bestiaire insolite tout droit sorti du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch ou de quelques films de science fiction et suspendant le temps hors de toute réalité, il signe un poème chorégraphique d'une beauté unique, fantasmagorique.

La salle est plongée dans l'obscurité. Un sifflement, rappelant le souffle du vent, est légèrement perceptible. Alors que le son prend de l'ampleur, envahit l'espace, une lumière diffuse éclaire lentement la scène. Au centre, on distingue tout d'abord une masse blanche, sorte de nuage immaculé. Puis d'étranges formes apparaissent. Sont-ce des sculptures, des corps entremêlés ? Difficile à dire. Se reflétant dans le miroir d'eau qui recouvre le sol noir, ces biens insolites silhouettes faites de dos musculeux, de jambes tendus, de bras arc-boutés, semblent le produit imaginaire d'un songe, d'un rêve presque cauchemardesque.

Réagissant aux pulsations des créations sonores de Marihiko Hara et Ryuichi Sakamoto, ces créatures quasi surnaturelles, fascinante prennent insensiblement vie. Les gestes sont tranchés, les mouvements saccadés. Frappant l'eau, générant des ondes qui brouillent l'image reflétée, les sept danseurs qui ne portent rien d'autre qu'un slip couleur chair et ne montreront jamais leur visage, à une exception près, insufflent toute leur étrangeté à cette bien étonnante pièce chorégraphique créée à Kyoto en 2015 et présentée pour la première fois en Europe.



S'inspirant de la mythologie japonaise, qui sépare en trois niveaux le monde, celui d'en-dessous, celui du dessus, et enfin le palpable, le réel et s'appuyant sur la fabuleuse et lyrique scénographie de **Kohei Nawa**, **Damien Jalet** propose une plongée vers un ailleurs fantasmé, un voyage hypnotique, intérieur, où jouant sur la plastique des corps qui en fusionnant engendrent de nouvelles formes que chacun peut interpréter comme il le souhaite. Dans cette imbrication de chair, certains verront un lapin, un canard, un vagin, deux êtres unis dans une étreinte sexuelle, acrobatique.

Trip sous acide, vision apocalyptique d'un monde à l'onirisme singulier, *Vessel* est un ballet hypnotique où la danse est transcendée, sa grammaire chorégraphique débarrassée de toute fioriture, de toute conjugaison superflue. Seul le corps compte. Dissimulant le visage de ses danseurs, tête coincée dans le corps de l'autre, ou caché derrière des bras croisés, nuque en arrière, **Damien Jalet** cisèle les muscles, les peaux au delà des êtres les transformant en supra-humain, en gnomes, en créatures rappelant l'étonnante faune qui habite les œuvres de Jérôme Bosch. Jouant avec une matière blanche, liquide autant que pâteuse, le chorégraphe donne à son ballet une puissance organique, sensuelle fascinante.

Hallucinante performance portée par l'interprétation extraordinaire des sept performeurs, dont **Aimilios Aropoglou** complice de longue date de **Damien Jalet**, *Vessel* secoue, inquiète, questionne ou ensorcèle. Un moment suspendu, charnel et inquiétant, un rêve dans lequel il faut accepter de lâcher prise pour s'immerger.

Vessel de Damien Jalet
TNB – Salle Jean Vilar
1, rue Saint-Hélier
35000 Rennes
Jusqu'au 26 avril 2019
Durée 1h00

Du 14 au 15 mai 2019 à l'Internationaal Theater, Amsterdam
Du 3 au 20 mars 2019 au Théâtre national de danse de Chaillot

Chorégraphie de Damien Jalet
scénographie de Kohei Nawa
Avec Aimilios Aropoglou, Nobuyoshi Asai, Mayumu Minakawa, Ruri Mitoh, Jun Morii, Mirai Moriyama & Naoko Tozawa
Composition Musicale de Marihiko Hara & Ryuichi Sakamoto
Création Lumière d'Yukiko Yoshimoto assisté de Kazuya Yoshida
Régie Générale de So Ozaki
Régie Son de Marie Charles
Construction de Reo Nukumizu, Tetsuhiko Yoshida & Marie Bonnier





© Yoshikazu Inoue

DAMIEN JALET, SCULPTEUR DE CORPS DANS *VESSEL*

Dans *Vessel*, Damien Jalet et Kohei Nawa esthétisent à l'envi l'état primitif de corps en régénérescence promus objets d'art vivants. Présentée au TNB à Rennes, leur pièce est d'une étrange et fascinante beauté liquide et organique.

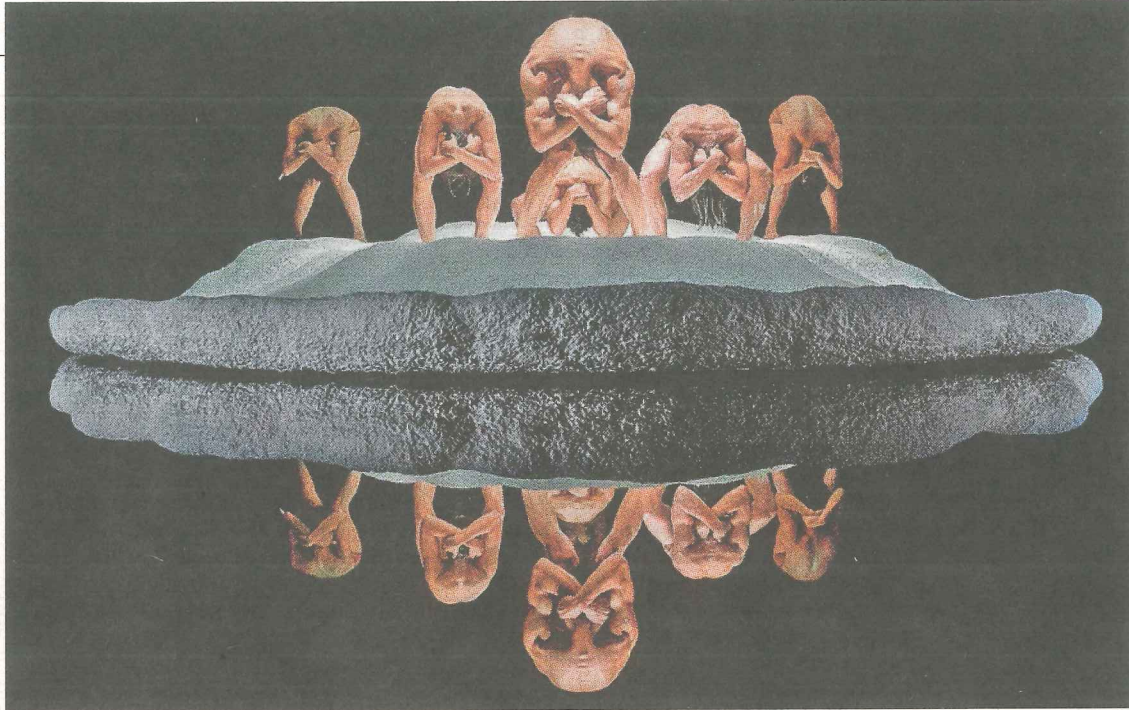
Noir complet. Stridences et vrombissements. Une forme blanche aux contours incertains apparaît comme un mirage. Tandis que le plateau s'éclaircit lentement, se dévoile ce qui ressemble à un gros coquillage qui, en son centre, sécrète un liniment mousseux et laiteux dont finira pas s'enduire un des interprètes. Autour du monticule, une eau calme s'est répandue. Dans ce fort bel espace insulaire, se présentent des corps solidement imbriqués. En fusion et en permanentes transformations, ils se complètent en prenant des positions qui rappellent les figures primitives de l'ère Jomon (époque néolithique japonaise) et mettent à l'épreuve la perception du spectateur et sa capacité à les déchiffrer le geste.

Paradoxalement statufiés et toujours mobiles, ils se présentent non comme des êtres identifiables mais comme une simple matière ondulante, respirante, une masse charnelle, musculeuse, malléable, qui n'est pas pour autant dépourvue d'une dimension sensuelle ni même émotionnelle. Il est d'ailleurs troublant de constater qu'un amas de pieds, jambes, fesses, torsos, exposés dans une quasi nudité et d'une manière déstructurée peut faire advenir un large spectre de sensations contraires. Leur contemplation suscitant aussi bien l'apaisement que la douleur. Seule la tête n'est jamais donnée à voir. Les visages et leurs traits sont dissimulés dans des poses souvent courbes, recroquevillées.

Sept interprètes exécutent rigoureusement et fabuleusement la performance. Ils font montre d'une épatante souplesse et d'une extrême élasticité. Ils sont conduits par Damien Jalet chez qui la danse est aussi corporelle que spirituelle. Amateur de formes où il convoque les mythes, les rituels, les traditions profanes ou sacrées – les pratiques japonaises du shintoïsme et le Shugendō ont entre autres inspiré *Vessel* – le chorégraphe est toujours à la recherche d'une énergie osmose entre la communauté et l'environnement. Complice de Sidi Larbi Cherkaoui dont on connaît le goût vital pour le brassage et l'ailleurs, il trouve un nouvel allié en la personne de Kohei Nawa, artiste plasticien rencontré à la villa Kujoyama de Kyoto lors d'une résidence en 2015. Ensemble, ils se font sculpteurs de corps dans un mélange dosé de sophistication et de pureté qui fait la force et la beauté de *Vessel*, un singulier voyage physique et poétique.

— Christophe Candoni

YOSHIKAZU INOUE; MARILYN KINGWILL



The 60-minute production set out to upend our preconceptions about what constitutes the human form

A great body of work

The extraordinary performers were reason enough to see this illusionist hybrid of dance and sculpture, says **Debra Craine**

Dance
The Vessel
 Sadler's Wells
 ★★★★★

This is one of those shows that can go either way. It can capture your imagination or drive you to distraction. Perhaps it depends on your mood on the day. Yet whatever you make of this utterly novel collaboration between the Belgian choreographer Damien Jalet and the Japanese sculptor Kohei Nawa, there is no denying the extraordinary performance by its seven dancers.

Is the vessel of the title meant to refer to the human body? Certainly this 60-minute production sets out to upend our preconceptions about what constitutes the human form as it goes to enormous lengths to reshape the dancers into spookily alien permutations.

It's the dance equivalent of a Rorschach test. Whether gnarled and glued to one another, crawling like crabs or moving at the speed of molasses about a stage covered in water, the dancers could be anything from ancient Egyptian gods and creatures from outer space to frolicking frogs. For most of the piece you never see their faces — their heads are bowed and hidden by their arms — which lends a creepy aspect

to Jalet's startlingly tortuous, fascinatingly illusionist choreography.

In the middle of the stage sits Nawa's giant deflated pillow of a sculpture, looking like a floating white mushroom, and inside, we later discover, is a pool of white goo that pours over the dancers like lava. Is this the primordial soup and is it the birth of humanity that we are watching? Or is it a volcano about to engulf us all at humanity's demise?

Marihiko Hara and Ryuichi Sakamoto's musical composition sounds like the approach of an ominous weather system, and the lighting is ultra-dark so perhaps the prevailing mood is meant to be one of pessimism. Ultimately, the show is more akin to a kinetic art installation than a dance performance, but then that's the idea, to blend the two.

Whatever it was meant to be — and I didn't really care — I couldn't take my eyes off *The Vessel* for a second. Not least because dancing it must be absolutely excruciating, a tour de force of physical control and pain endurance. The performers looked exhausted at the curtain call, and faintly relieved to have survived the experience. I'm not surprised.

Life and death, ooze and gunge

DANCE

Vessel

Sadler's Wells, London
★★★★☆

Louise Levene

Flooded stages are something of a tradition at Sadler's Wells: in the late 18th century the theatre regularly produced aquatic extravaganzas re-enacting naval battles. These days a contemporary dancemaker will present half a dozen semi-naked performers cavorting in a tank or posing artily above a glassy puddle every year or so. This time it is the turn of Damien Jalet, a Franco-Belgian choreographer who has joined forces with Kyoto-based sculptor Kohei Nawa for *Vessel*.

Jalet is no stranger to ambitious cross-over collaborations. In 2013 his dancers were performing *Les Médusés* among the sculptures of the Louvre. That same year he co-choreographed a new version of Ravel's *Bolero* designed by Marina Abramovic, and his last Sadler's Wells outing, in 2015, was set and dressed by fashion designer Hussein Chalayan. The latter piece, *Gravity Fatigue*, was upstaged by its wardrobe but was irresistibly photogenic. *Vessel* is similarly packed with beguiling imagery but whether it lives up to its large promise — “challenging the thought that the body needs to be human” — is another matter.

The seven-man, 60-minute piece began life when Jalet made a chance visit to an installation at the Aichi Triennale in Nagoya in 2013. The work, Kohei Nawa's “Foam”, featured a vast cloud-scape made from detergent, water and glycerine and convinced Jalet that the pair should work together. For *Vessel*,

which premiered in Kyoto in 2016, Nawa supplied a large white-ish blob roughly 20 feet across which appears to float on a shallow pool of water. This eerie island, which has the look of a failed meringue, appears solid but the central section is filled with a potato-flour gloop. Nawa himself describes the structure as “the basin that marks the boundary between our world and the other world”. *That* basin.

When we first spot Jalet's dancers, their near-naked bodies are interlocked to create three amorphous blobs of flesh, like Rodins in meltdown, which gradually unfold to create a series of unsettling *tableaux vivants*. Their heads are kept hidden — either screened by the body of a fellow dancer or wrapped in their own raised and folded arms — and this creepy motif heightens the weirdness of the shapes they make.

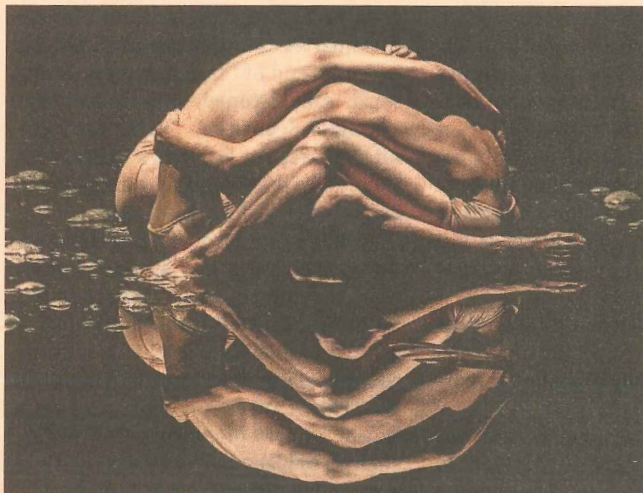
Fans of US crowd-pleasers Momix and Pilobolus (dance companies that were once regular Sadler's Wells visitors) will be forcibly reminded of choreographer Moses Pendleton's gift for folding and

combining human bodies into fantastic beasts. Nawa and Jalet take a less larky (and less overtly erotic) approach to their puppetry of the person. There is the tiniest flicker of comedy when the headless figures scuttle about like two-legged crustaceans and line up to bump one another, Newton's cradle-style, but the mood is otherwise sombre. This is about life and death, ritual and resurrection.

The mood of high seriousness is emphasised by the droning, whooshing soundtrack by Marihiko Hara and Ryuichi Sakamoto and by the resolutely glum lighting levels.

The gooey finale features veteran performer Mirai Moriyama coating his body with a vernix-like gunge before sinking into the ooze as the smoke machine fills the stage with an entire weather system of cumulus clouds. More catnip for the picture editors, but “sculptural dance [that] transcends the genre of performing art”? Not so much.

sadlerswells.org.uk



Weird shapes:
Damien Jalet and Kohei Nawa's 'Vessel'

Yoshikazu Inoue

SEIST

SUNDAY EXPRESS April 21, 2019

37

DANCE

By Jeffery Taylor



VESSEL ★★☆☆☆

Damien Jalet & Kohei Nawa
Sadler's Wells Theatre, London
EC1 (one night only)

THE STAGE looks invitingly empty. A shallow pool of water covers the area with what appears to be an ice floe almost centre stage. Dancers crouch, bent double, looking so contorted that they appear otherworldly.

One person supports a piggy-backed passenger as they all lean towards the floor with wrists crossed at the back of their heads. The dancers' upside-down eyes are firmly locked on to the backcloth, if they open at all.

Welcome to Vessel, a bold new work by Belgian choreographer Jalet and Japanese experimental sculptor Nawa, inspired by the human body consisting of 60 per cent water.

Seven near-naked dancers



MISERY: The outrageous Vessel is running on empty

attempt to blur the lines between humanity and our environment. For an hour, they perform ritualistic movements to an original electronic score.

The bow-legged dancers at the bottom of the pile juggle their burdens about like berserk Charlie Chaplins. The blaring music by Marihiko Hara and Ryuichi Sakamoto sounds like a couple of tons of unwanted scrap being dumped in the street. I feel light years away from whatever Jalet and Nawa are trying to tell me. The programme claims Vessel

“transcends the genre of performing art”. I hope the author of that remark has been able to see the show by now.

Jalet has suggested the crouching dancers are incomplete people who have woken up in the underworld. But that is not apparent to the audience. Instead the mindless guzzling of these insect-like yet formless shapes is distasteful.

Finally, emerging from a heap of clinging bodies, a man takes up the white slime he has discovered in the ice and slowly spreads it down his face and across his body.

At last a discovery, I thought, a reason for the evening after all. I waited in a rather desperate state of anticipation – hope even – until he appeared in beige swimming trunks with more cream to spread on his bare skin.

Finally, the evening's secret was about to be revealed!

No such luck. Far from jumping for joy, he sinks on to the floor and into the snow, then he slowly collapses to the right, and dies. End of story.

I haven't felt so cheated since the ice cream van in our street ran out of chocolate flakes for our cornets.



© Yoshikazu Inoue

DAMIEN JALET & KOHEI NAWA – VESSEL AT SADLER'S WELLS

The creation of choreographer Damien Jalet and Kohei Nawa, *Vessel* is an exploration of the moments that sit at the boundaries and blur the lines around them. A luminously white island sits on a black, sleekly reflective pool of water, and working around, on top of and against this landscape, seven dancers intertwine and transform.

The most obvious boundary that these figures interact with is the one inherent in the combination of collaborators, that between the human and the inhuman, the sculpture. Sheer lighting against the dark backdrop renders the dancer's nearly naked bodies a Grecian, marbled white. As they move together, combining limbs and torsos in illegible and seemingly impossible ways, it becomes harder to conceive of them as individual humans and more as a set piece or installation. However, through their undeniable alive-ness, the audience are also challenged to place them in the taxonomy of humanity. On the one hand, they seem prehistoric, their staggering to the island the moment life left the sea for land and their contortions the effort of evolution. On the other hand, however, the muscular statures of a dancer's body, especially when combined with others to create huge, new multi-limbed creatures, seems futuristic, aided by the reverbing electronic music composed by Marihiko Hara and Ryuichi Sakamoto. These dualities force the audience to consider how to relate to the performers and where they themselves fit in.

Vessel bears an interesting resemblance to another medium, that of the horror film. Fresh from his recent choreography of the *Suspiria* remake, Jalet hints towards motions and tropes such as decapitation, the bone-bending possession of *The Exorcist* and the hyper-organic biology of Cronenberg body shock movies. This does not inspire fear necessarily but does create an interesting discomfort and unease, even against the beauty of the staging. There is also a hint of horror in the unexpected moments of childish, physical humour that punctuate the piece, creating a varied tone and texture that keeps the piece consistently surprising.

Jalet is known for his deep interest in the roots of dance in religion and ritual, incorporating narratives from around the world in his work. You can find this in *Vessel* in moments of birth, anointment and Ovidian transformation. However, this work also resists too literal a reading and is fluid in the ways it uses these images. Instead, it is best encountered as what it is: a beautiful piece of art that uses the bodies of incredibly talented dancers in new but eternally relevant ways.



Vessel by Damien Jalet and Kohei Nawa
Photo Yoshikazu Inoue

UNNERVING AND MYSTERIOUS: VESSEL BY DAMIEN JALET & KOHEI NAWA

The faceless and headless choreography of Damien Jalet is surreal. In *Vessel*, an eerie and otherworldly introduction begins with the dancers entangled in ways that are somewhat difficult to comprehend. The shapes that are created consist of one, two and even more dancers conjoined together. There is a sinister appearance to the figures who emerge from a dark stage flooded with water. Kohei Nawa's intriguing set resembles a small island and makes a very suitable home for its inhabitants. It feels much like entering some sort of lair or another realm entirely.

Jalet explores myths, religion and rituals from a variety of cultures, and this comes across in the formations and imagery that he creates. With the concealed identities of the dancers, there is a distinct peculiarity and non-humanness to the work.

The movement is slow and meditative. When the dancers are joined together, different images are created. A variety of detail is revealed from hands, ligaments and bodies, the latter eventually separating. It becomes increasingly difficult to pin-point what exactly is what and is almost as if the imagery itself has come to life with a new a mind of its own.

There are moments when the pace picks up with the dancers moving quickly and intensely. Yet the same intrigue holds. Throughout, there is a strong relationship with the music by Marihiko Hara and Ryuichi Sakamoto; a beautiful addition. It's comic at times too, as when the dancers stand in a line with their heads tucked underneath their arms and move simultaneously hypnotically and humorously.

All the time, Nawa's sculptured, striking set sits centre-stage. It bears similar mysteries to the ethereal figures that surround it and is equally challenging to make sense of. Seeing the dancers perform on it, but also sink in it makes you wonder how it was made.

The peculiar and ambiguous mannerisms of the dancers is a consistent theme. One dancer is lead down, rippling across the flooded stage towards the audience; the face is covered, and the ribcage ripples in an unnatural but seamless way. Another is stands, head tilted back, body splayed in a nonhuman stance.

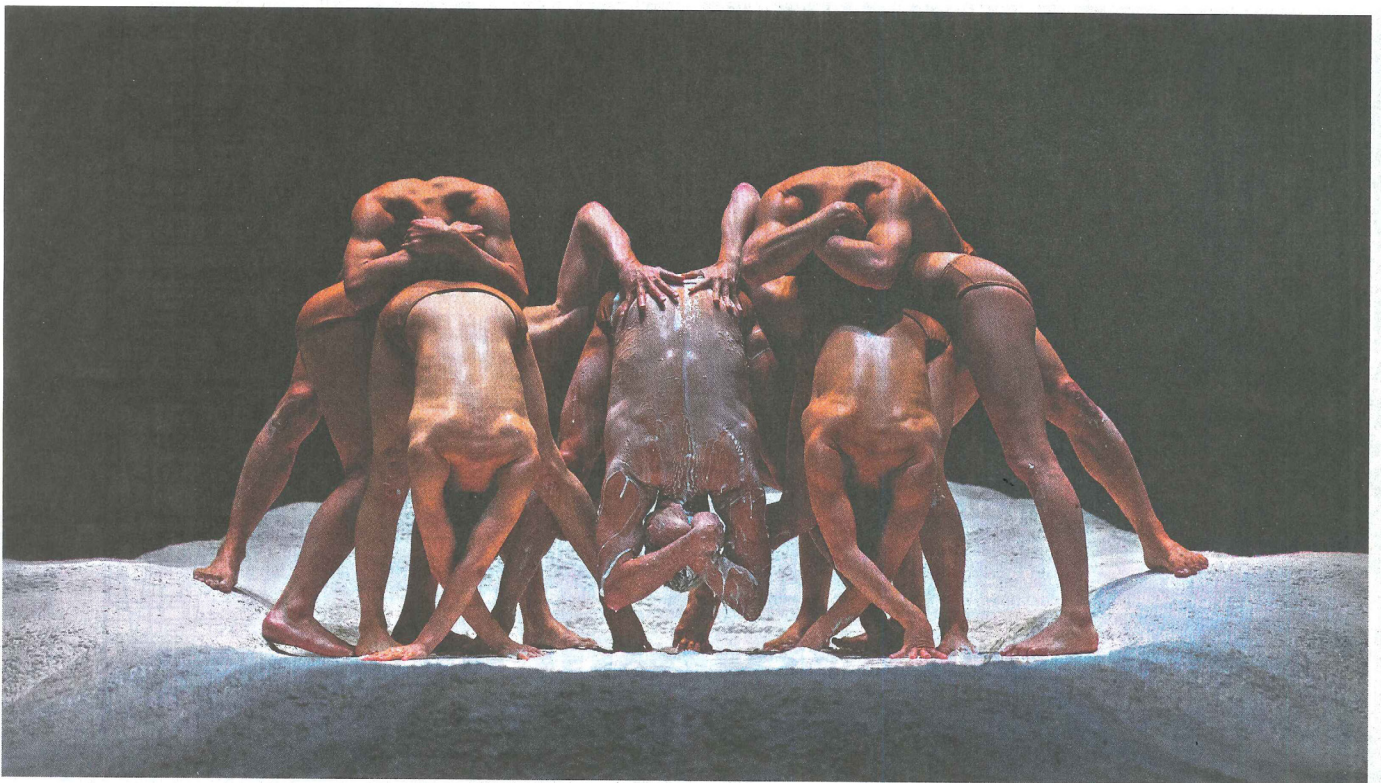
The physicality of the performers is very impressive. To remain apparently headless for so long is demanding and challenging. It's also discomfoting to watch and contemplate, especially when a pose is maintained for a long time.

The performers' absent human identities leads one to speculate whether they will eventually reveal their faces. The question does, of course, get answered as, in a slow but intriguing build-up to the show's final moments, one dancer shifts away from the previous, headless pose.

Damien Jalet and Kohei Nawa's *Vessel* is a very different kind of watch that leave imprints of its details and imagery in the mind for a long time. It's certainly mysterious in all sorts of ways.

The Daily Telegraph Wednesday 17 April 2019

News



JANE HOBSON

Body language Dancers perform *Vessel* at its UK premiere at Sadler's Wells in London. The performance is a collaboration between Damien Jalet, the Olivier Award-winning choreographer, and Kohei Nawa, the Japanese experimental sculptor, that "blurs the lines between the human form and its environment".

Flowing movement: Sadler's Wells floods stage for new show

SADLER'S WELLS will take tap-dancing to another level — with plans to flood the stage with thousands of litres of water for a new show.

Choreographer Damien Jalet, who has worked with stars including Dakota Johnson and Björk, is collaborating on the work with Japanese sculptor Kohei Nawa. *Vessel*, pictured, sees seven near-naked dancers performing on a stage covered with more than 7,500 litres of water with a large clay "island" built in the middle.

Alistair Spalding, artistic director at the Islington venue, said: "What makes this unique is you never see the dancers' faces, you only see the rest of their bodies. Dancers manipulate themselves in various shapes and arrangements so you can't tell who they are until the curtain call."

The new season also includes a piece performed to the music of *Chariots Of Fire* composer Vangelis, and three different productions of Stravinsky's *The Rite Of Spring*. Tickets go on sale from November 5.

Robert Dex





« IF YOU DO NOT MOVE, YOU DIE »

Death, rituals, intermediate worlds - the Belgian Damien Jalet is one of the most abysmal choreographers of our time. In the interview, he reveals what inspires him to dance, how he breaks the spell of bodies - and how he survived the Paris attacks in November 2015

Damien Jalet, your parents always took you to the opera as a kid in Brussels. Especially ballet you found terrible then.

Dance is a very complex art. She has suffered a lot from older conventions. I am referring to ballet or commercial forms that have only one function: to be beautiful.

What made you more excited?

In the 90s, Belgian choreographers like Wim Vandekeybus and Anne Teresa De Keersmaeker. They did not seek beauty in dance, but chasms. Her expression was raw and sometimes violent. They played with the risk and triggered feelings that go right into the guts.

You mean, dance speaks to your own feelings? Are you an archaeologist of instincts?

We live in a society that is rational. Our trust in reality is based on reason. But it is only one side of the coin - and not necessarily the interesting part. How boring when we learn everything through the bottleneck of thinking. Consciousness only becomes exciting when we relate it to the unconscious. Only then will it be complete. Dance allows access to intuition. It is also a collective experience. It clicked on me when I discovered that every performance is a contemporary form of ritual.

So are rituals roots of dance?

Rituals, and even myths, are like hard disks. They store the unconscious knowledge of a culture or a place. They try to lift the hidden treasure of the unconscious and make it accessible to us.

Her current piece «Omphalos» is reminiscent of a creation myth. They send the dancers to a gigantic bowl. What moved you to this piece?

The work was largely created in Mexico. A land of unbridled energy. The centrifugal force irritated me. And I wanted to create a cosmic order. Previously I came across the term *Omphalos*, which in Greek means the navel of the world and later was also symbolized by a strange, archaic bowl.

What happened next?

According to legend, Zeus has sent two eagles in opposite directions. The place where it met became the center of the world, marked by the Omphalos Stone, which was often guarded by snakes in lore. The amazing coincidence: Mexico means navel of the moon. The city was built after a prophecy with a serpent and an eagle. So I had a mythological axis, only the scientific part was missing. Science and mythology are unconnected today. Either you believe in myths and you are a bit naive. Or you believe in science that can not completely satisfy you. Art is a great place to combine both.

The dancers are thrilled and shaken by radio waves in the play.

Our way of relating to the cosmos of today is via antennas. All the signals we send out arrive in them. We wanted to play the piece in a kind of dilapidated satellite dish. A symbol of the future, which as a ruin already belongs to the past. At one point, the dancers' heads are connected together like an umbilical cord. It could be an antenna. Another intuitive coincidence. While visiting a temple in Mexico, I found a book from a merchant about the Mayan shamanic practice. I opened it and saw people connected to a point in the galaxy by an umbilical cord on their head. Myths and science merged. We had found something untouched by time.

In her piece «Skid», on the other hand, you work on gravity. It plays on a huge slope, which is inclined by 45 degrees. What an effort for the dancers!

In a Japanese ritual called Onbashira, men chained themselves to a tree in the mountains, felled it and, chained to it, glided down the slope. It served as inspiration. I want to see dancers controlling and surrendering at the same time. I deliver them to limits.

Do you secretly feel gravity as an imposition?

Apparently there would be no sex without gravity (laughs). Astronauts miss the heaviest in space. You can not even hug in weightlessness. I am fascinated by this invisible power that one has to indulge in. It is a door to the unconscious. That's why I created the work «Skid» to manifest gravity. Its magical. When the dancers give up their resistance, they move, they fall without thinking about it. We always want to ascend to everyone. But nothing touches us as hard as seeing someone fall. We are so vulnerable.

You felt vulnerability on your own when you survived the Paris attacks in November 2015.

Yes. I had previously worked on a piece called «Les Médusés» and read a book by Pascal Quignard: «Sexuality and Terror». He talks a lot about Medusa. Être médusé means being bewitched in French. That's why I chose the title. I stood two meters from the shooter and looked at his Kalashnikov. I felt frozen in that moment. I could not move anymore. For a moment I had the intuition to break the spell. Run away. But it had to happen in the next few seconds. Because the guy killed so many people in front of me. I was the next one. Intuition has saved me. I broke away from the rigidity. It was a turning point in my life. The topic of my next play was: If you do not move, you die.

In Japan you were inspired to work like «Vessel», in Mexico to «Omphalos», in Iceland to «Yama» and in Indonesia to choreographies for the remake of the horror classic «Suspiria». All places with volcanoes - a coincidence?

Our society is sometimes so arrogant. We feel that we can control everything. But in volcanic places nature is unpredictable. You have to give up the illusion of control. Some people develop a superstitious or ritual connection to their environment. It is again the relationship between the visible and the invisible that fascinates me. All my works show an intermediate world. A passage. Between mass and gravity. Reality and unreality. Life and death.

Another conspicuousness: they do not care about the conventional representation of men and women in their works.

In «Vessel» the dancers hide behind headless poses.

It's such a boring way of understanding gender by assigning and emphasizing certain things that restrict someone. I want to see power or anger in men and women. Conventional representations in dance are terrible. In «Vessel» there are Japanese dancers and dancers of all ages and Emiliios Arapoglou, a Greek dancer. Much of the vocabulary of movement was built up only in cooperation with him. It makes no difference. We always separate ourselves? I am much more interested in what connects us, what we have in common. There is energy in parts.

What is the last limit for you then? The body?

Some say skin is the last line between inside and outside. I love to blur boundaries. Our body may be a limit. But there are still so many things going through him. Like the air you breathe. I'm working on a piece about the body, which turns into a landscape. Where does the body begin, where does the landscape begin? I have done exercises of Shugendō in the Japanese mountains. With the Yamabushi. Which means: those who hide in the mountains. They want to become one with their environment. I felt like they could really disappear.

When bodies disappear, does the memory disappear?

A memory associated with bodies makes perfect sense to me. In 2013, I was in Florida for the Robert Rauschenberg Foundation. Rauschenberg had his studio in a tropical jungle. I went for a walk. There were strangling figs everywhere. The plant is a parasite that literally wraps around another tree like a snake growing on it, eventually strangling it until it dies and disappears. One can only see the form of the absence of the original tree. A blank space. But the stranglehold keeps the memory of the tree upright. I made a technique out of that. Dancers do the same to me. They wrap around one body and the other body slowly disappears. The dancer remains in position and feels the severity of the tension. And the more he stays in position, the more he holds the memory upright. It is wonderful.

Damien Jalet and Kohei Nawa: Vessel - Sadler's Wells

OLIVIER Award-winning choreographer Damien Jalet and Japanese experimental sculptor Kohei Nawa are presenting the UK premiere of **Vessel** at Sadler's Wells. A striking collaboration that blurs the lines between the human form and its environment, it runs from Tuesday, April 16 to Wednesday, April 17, 2019.

Damien Jalet's work for the Sadler's Wells stage includes his collaboration with Hussein Chalayan on *Gravity Fatigue* Tarantiseismic as Guest Artistic Director of the National Youth Dance Company (NYDC) in 2017.



Preview by Lizzie Guilfoyle

Vessel is inspired by the body's composition predominately being made up of water; the near-naked dancers inhabit a flooded stage, both reflected and hidden by its mirror-like surface. Jalet and Nawa create a dynamic merger between the stage and the bodies of the dancers as they constantly transform their figures, lit by Yukiko Yoshimoto.

To an electronic score by Marihiko Hara and Ryuichi Sakamoto, seven beings perform strange rituals, exploring the organic structure that floats atop the water, in a visually arresting cycle of life and death. The distinctive "headless" poses hide the head, conferring anonymity by concealing gender and identity and hinting at the existence of some non-human entity.

Jalet and Nawa met during a residency at Villa Kujoyama in Kyoto in 2015. *Vessel* came from a shared desire to create a symbiotic work between sculpture and choreography, where it becomes impossible to separate one from the other. Taking as a starting point the contradictions of the body, between regeneration and decay, solid and liquid, anatomy and mythology, they created a captivating and visually stunning work which floods the stage with water.

As a dancer and a choreographer, **Damien Jalet** has previously collaborated with sculptors, musicians, choreographers, film directors, and designers, and has provided choreography for opera and music videos. He is the closest and most regular collaborator of Sadler's Wells Associate Artist Sidi Larbi Cherkaoui, with whom he choreographed *Babel (words)*, which won two Olivier awards in 2011.

In 2013, he collaborated with Cherkaoui and Marina Abramović to restage *Boléro*, premiering at the Paris Opera. Recent works include *THROUGH*, (2015, in collaboration with Jim Hodges) and *BABEL 7.16* (2016, at the Festival d'Avignon). Jalet was appointed Chevalier de l'ordre des arts et des lettres by the French government.

Born in Osaka in 1975, **Kohei Nawa** is based in Kyoto, and is professor of Art and Design Studies in the Kyoto University of Art & Design Graduate School. Nawa graduated from Kyoto City University of Arts in 1998 with a BFA in Sculpture, followed by an MFA in sculpture in 2000, and a PhD in Fine Art/Sculpture in 2003. In 2011, he presented the solo exhibition, *KŌHEI NAWA-SYNTHESIS* at the Museum of Contemporary Art Tokyo.

Working with beads, prisms, polyurethane foam, silicone oil, and other contemporary materials, Nawa constantly explores new frontiers and new potential for visual art. He is the director of SANDWICH, a creative platform that he established in Kyoto in 2009 for multidisciplinary creative work involving architects, photographers, designers, and other creators as well as artists.

From the primordial darkness, inhuman shapes begin to shift as slow eerie sounds begin to build. This is *Vessel*'s first touch down at Sadler's Wells, the collaboration between Japanese artist Kohei Nawa and French/Belgian choreographer Damien Jalet. If you lack the funds or a giant telescope to scan for alien life, *Vessel* is the answer as we peer into worlds far from our own.

As with any journey, there are bumps on this intergalactic ride: small bumps, more like turbulence. There are sections of the show that grow to a dramatic climax with pace and stately grace and then there are sections that just don't work as well. A restless audience at points loses interests in sequences where the repetitive movements seem not to be leading anywhere but merely to be filling time. Although these are few and far between, for those among you with the attention span of a springer spaniel this might not be the experimental dance/sculpture collaborative project for you.

For those more focused individuals this show is otherworldly. The synergistic process is at its best between the two titans of their fields. Jalet's 2018 work with Luca Guadagnino, *Suspiria*, has cemented his clear artistic vision. Meeting Nawa in residency in Kyoto the professor and artist's extensive experience within the international art world has paid dividends in the form of *Vessel*. Nawa's interest in form and texture works perfectly within Jalet's expressive and ground-breaking choreography. This exploration into life, death and humanity truly makes us question the creatures on stage, constantly having to remind ourselves that we are watching dancers in a theatre in Islington. We are utterly transported to another world and in this soup of amoebas and soft corals, we drift in awe. The obscuring of the dancers' heads mixed with some very atmospheric lighting creates an insular world I can imagine clustered around a hydrothermal vent in the Mariana Trench. This show is not without humor as the audience are allowed the space to laugh, especially in the group scenes amongst the intense and gradual experience.

The set is minimal but effective; a large mound of white almost crystalline structures is surrounded by life-giving waters. This produces dancing reflections that fit perfectly with the creation narrative that is playing out. I do question the originality of flooding the stage in a dance piece but that is rather the critic's prerogative. Clever use of a silicon-based goo allows for even more ravishing play with the dancers contorted forms. Sexual and visual connotations fly around the theatre with lives of their own as the dancers writhe in a glistening, everchanging pattern. Marihiko Hara's music is a beautiful experimental flowing soundscape like a dawn chorus on Jupiter.

Everything within this piece is dependent on everything else and serves as proof of the best elements of a cross-genre cooperative process. This process creates a very strong piece of experimental dance, with a real openness to interpretation. From my own perspective, I see another planet, the birth of humanity and the slow growth of organic life forms. Someone else might see something completely different, but that's the charm. As the final act finishes and the only erect human form begins to sink in a white gelatinous quicksand, the only truth is we are witnessing something unique, ephemeral and utterly special.

— Gabriel Wilding



© Yoshikazu Inoue

REVIEW: DAMIEN JALET & KOHEI NAWA – VESSEL

French-Belgium choreographer Damien Jalet and Japanese sculpture Kohei Nawa's *Vessel* is an unforgettable visual metamorphosis of extraordinary bodies transforming into mind-bending sculptures, that feels like watching a live art installation.

Vessel opens with three shapes on a black mirrored stage featuring a rock formation, set to an electro-pond-like soundscape created by Marihiko Hara. Immediately we are transported to another dimension. The stage becomes luminous as the shapes begin to ripple with minute movements, signifying the beginnings of life. The dancers unfold their melded limbs and bare bodies that were positioned and wrapped as one as their cells seem to split and they separate into two. It's an absorbing scene, that feels like a moving meditation.

The shapes continue to evolve to become frog-like created from the dancers' long arms, legs and torsos as they take position on the rock. After a slow transformation, the piece moves into a moment levity as the frogs bounce up and down to some rumbling bass beats. Moving onto the dark stage, which we realise is covered in water, the amphibians slosh and flip and create spurts of water.

The bodies then come together to form the vessels of birth. With a mix of legs and arms, the dancers' form create rock like vaginal entities from which new creatures emerge birthed. It's an arresting scene. It's intelligent, and clearly comes from exceptionally creative minds.

But as the piece runs for an hour straight, it's quite a challenge to endure, especially towards the drawn out end when the bodies become phallic and covered in glistening quite gross goo. I imagine this piece will split the audience; some walked out, others constantly checking their watches and others standing in ovation at the end. But it's definitely a piece that I will never forget, one that made me question dance, while watching the dancers in awe as they performed what must be a physical endurance.

— SAVANNAH SAUNDERS

CULTURE

Damien Jalet, la danse pour démon

PORTRAIT Au Théâtre de Chaillot, le chorégraphe présente « Skid », une recherche sur la gravité. Un thème en droite ligne avec son goût pour la nature.

Par le pouvoir de fascination que recèlent ses pièces, Damien Jalet est un des chorégraphes les plus puissants du temps dans le maniement de son art. Le plasticien Gilles Delmas en a fait un film, *The Ferryman*, qui a été montré à la dernière Biennale de Venise et sortira en DVD. Les balletomanes en ont été frappés dans le *Boléro* que Damien Jalet avait cosigné avec Marina Abramovic et Sidi Larbi Cherkaoui pour le Ballet de l'Opéra de Paris. Les heureux détenteurs de billets pourront s'en émouvoir dans *Skid* à Chaillot jusqu'à dimanche, puis dans *Vessel* au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, en avril, avant Chaillot la saison prochaine. Pour Damien Jalet, la danse est un moyen de susciter une forme contemporaine mais aussi de retrouver notre connexion primaire avec la nature. Celle des chamans, des rituels et du cosmos qui nous met en contact avec la nuit des temps, son mystère et son énergie jaillissant encore jusqu'à nous, malgré les parcours chahuté de l'humanité et ses ambitions d'ordre.

Né en Belgique en 1976, Jalet a mené sa carrière au hasard de ce qui l'a saisi. Son enfance est bercée par les ballets de Béjart. Vers 14-15 ans, il joue Caliban dans *La Tempête* et découvre en cherchant une

posture et une gestuelle pour ce personnage la puissance archaïque du corps et sa relation au sacré. Il est touché, il la poursuivra sans cesse. En boîte de nuit, comme un forcené : les chansons de Madonna qui passent en boucle lui évoquent cette recherche-là. À l'époque il prend des cours sur la technique de Martha Graham. Pour provoquer la religion, il signe une pièce qu'il intitule *Babel* et montre dans les fêtes paroissiales. L'ethnomusicologue Christine Leboutte le remarque. Elle l'ouvre au monde des rituels, leur fonction, la manière dont ils impriment certains éléments de la vie.

Il a 15 ans, passe bientôt le bac, étudie la mise en scène à l'École nationale du spectacle. Dans une boîte de nuit, Wim Vandekeybus le remarque et lui donne une place dans la compagnie. La pièce sur laquelle il travaille parle de Pasolini, l'archaïque et le sacré encore. Damien Jalet entre « *en danse comme en religion à 20 ans* », dit-il. Et jette son corps dans la bataille huit à dix heures par jour. Soucieux de tout apprendre, il part pour New York, écume les cours, apprend les techniques Brown, Petronio... Au retour, il intègre les Ballets de C de la B d'Alain Platel où il rencontre Cherkaoui. D'avant s'ensuit et autres pièces courtes où les deux compères dansent et chantent polyphonies et plain-chant, épaulés par Christine Leboutte : « *On chantait des pièces à motifs religieux mais pas vraiment acceptés par l'Église, qui souli-*

ARIANE BAVELIER
@arianebavelier



Dans Skid, les danseurs du Ballet de Göteborg exécutent leur performance sur un plan incliné à 34°.

MATS BACKER

lisés les symboles universels. En Occident, la relation de l'art au spirituel est complexe et dans mon travail, la notion de spirituel est très importante.» Ses pratiques, ses apprentissages sont intimement reliés à son travail de création.

Expliquer et conter

Skid, qu'il présente à Chaillot, explore la gravité. Les danseurs du Ballet de Göteborg se retrouvent sur un plan incliné à 34°. Une pente telle que le tee-shirt qu'on pose à côté de soi la dévale. « Cette pièce m'a été inspirée par le rituel d'Onbashira au Japon; il a lieu tous les six ans, autour des seize énormes troncs qui permettront de construire les quatre piliers de protection des quatre temples. Tous les six ans, une centaine d'hommes s'accrochent le long des troncs et dévalent avec eux le long de la montagne, essayant de ne pas se faire écraser, raconte Damien Jalet. Skid est connecté à cette pente. Comment la gravité s'articule avec l'accélération des corps? Est-ce la force ou leur mouvement qui provoque le déplacement des danseurs? »

En studio, Jalet retrouve la puissance du verbe. Il n'est pas du genre à débiter une panoplie de mouvements. Il explique et conte, essayant de découvrir la gestuelle la plus organique pour le projet qu'il monte. Vessel relève d'une autre aventure, menée avec le plasticien Kohei Nawa, rencontré à la Villa Kujoyama, à Kyoto, et dont on a pu admirer le gigantesque trône doré sous la pyramide du Louvre jusqu'au 14 janvier. « Une salle inondée avec des sculptures et des danseurs dont on ne sait s'ils sont des sculptures en mouvement ou des personnages de chair. On n'en voit pas le visage. Les corps prennent des formes anthropomorphiques, comme sur les poteries primitives. C'est un travail sur la transformation et la perception. Nous avons tiré des sculptures des formes créées par les danseurs et c'est leur vente à des galeries qui permet de financer la tournée de la pièce chorégraphique », conclut Jalet. ■

Skid, Théâtre de Chaillot (Paris XVI^e), jusqu'au 2 février. www.theatre-chaillot.fr

gnaient la relation entre le profane et le sacré. Ces chants se construisent sur plusieurs voix et descendent dans le corps, l'instrument même de l'expression honnête», explique-t-il.

Jalet poursuit sa carrière en solitaire. Pas de pièces génériques qu'on passe d'une compagnie à l'autre, pas de bêgalement ou de ressassement. Il a besoin d'aller sur les routes pour s'inventer à mesure qu'il se confronte aux rituels. L'Islande, puis l'Indonésie, ses jeux d'oriflammes, de gamelans et de danse, ses trances brutales qui éclosent sous le masque dans des rituels d'une intense

sophistication: « Les îles volcaniques sont énergétiquement connectées à ce monde qui nous dépasse. La relation avec l'invisible y vibre beaucoup plus fort. Au Japon, où je suis allé une vingtaine de fois, la nature est un endroit de passage où rencontrer le monde invisible », confie-t-il. Ici et là, il intègre des communautés pour quelques mois, apprend les pratiques et les rituels les plus spartiates. Chamane, Damien Jalet? « Restons humble! lâche-t-il dans un éclat de rire. Mais j'ai appris à me connecter à ce que Jung définit comme l'inconscient collectif, cette mémoire psychique de l'humanité où se sont cristal-



© Brian Hartley

LE FESTIVAL DE DANSE DE CANNES RÉCHAUFFE LA CROISSETTE

Jusqu'au 17 décembre, la deuxième édition est placée sous la direction de Brigitte Lefèvre, venue de l'Opéra de Paris.

Cannes en hiver ? Le Festival de danse joue les bouillottes. Effervescence du public, salles pleines, la manifestation, qui a lieu jusqu'au 17 décembre dans six théâtres, dont le Palais des Festivals, génère une chaleur contagieuse. Pour la deuxième édition placée sous la houlette de Brigitte Lefèvre, directrice de la danse de l'Opéra national de Paris de 1995 à 2014, le rendez-vous cannois biennal active un tourniquet d'esthétiques avec deux spectacles au moins chaque soir.

Du classique flamboyant de Don Quichotte, interprété par le Ballet d'Uruguay, à l'abstraction rigoureuse de Merce Cunningham (1919-2009) par le Centre national de danse contemporaine d'Angers, le programme de dix-sept compagnies fait courir un fil d'éclectisme solide car amoureux de tous les gestes à condition qu'ils soient singuliers et affirmés. Les contemporains Thomas Lebrun, Maud Le Pladec et Robyn Orlin s'y distinguent. La présence des grandes maisons comme celle du Ballet de Rome et des écoles comme celle de Cannes rappellent la carrière institutionnelle toujours inventive de Brigitte Lefèvre. « J'ai eu d'abord et avant tout envie de rassembler des troupes, des styles parce qu'évidemment ça fait partie de ma vie, affirme Brigitte Lefèvre. J'aime aussi que des danseurs de tous bords puissent se rencontrer dans ce festival en découvrant d'autres univers que le leur. » Parmi les chocs attendus, celui de Carmina Burana, chorégraphié par Claude Brumachon sur la musique de Carl Orff, qui réunira 250 danseurs, musiciens et choristes sur scène.

***Yama* (2014), pour neuf interprètes,
lève une pâte chorégraphique
insolite qui se répand sur scène,
gonfle et grouille.**

PASSION FÉROCE DU CORPS

Inconnu au bataillon en France, le Scottish Dance Theatre, basé à Dundee (Ecosse), a fait appel au danseur et chorégraphe français Damien Jalet, complice de création de Sidi Larbi Cherkaoui depuis le début des années 2000. Pour explorer des mondes parallèles « entre visible et invisible », selon la formule de Fleur Darkin, l'offensive directrice de la compagnie, rien ne vaut ce guide de l'extrême qu'est Jalet. Dont acte. Rendez-vous au-dessus du volcan avec Yama (« montagne » en japonais), trip déstabilisant, véritable rituel de transformation entre mystère de la matière et éruption tribale. En trait d'union, la passion féroce du corps de Damien Jalet et sa capacité à arracher les couches d'habitudes.

Nuit profonde sur le plateau où se détache le blanc lunaire d'un cratère. Des boules de fesses, des morceaux de jambes, surgissent comme autant de pièces détachées. Anatomie concassée pour magma humain en pleine gestation, *Yama*, pièce créée en 2014 pour neuf interprètes, lève une pâte chorégraphique insolite qui se répand sur scène, gonfle et grouille. Sans cesse étonnant dans la façon d'agglomérer les danseurs, puis de dresser des totems, le traitement du corps et du mouvement réveille un imaginaire archaïque. Peu à peu, une créature sans visage prend forme sur une paire de jambes dissimulées par une immense chevelure blonde. Sur les vrombissements du groupe Winter Family, *Yama* accélère la prolifération cellulaire sur le fil d'une fiction néo-ethno. Pour plonger dans ce trou noir, Damien Jalet a assisté et participé à de nombreux rituels au Japon et à Bali. A la fin du spectacle, lors d'une rencontre avec le public, il évoque en particulier celui des moines japonais yamabushis qui ont inspiré le titre de la pièce. Installés dans des montagnes du Tohoku, ils pratiquent un rituel de renaissance, « le shugendo », l'un des plus anciens qui survit au Japon. Il se déroule en dix étapes tout en escaladant un sommet. Cette ascension de la montagne, considérée comme une mère et une tombe, se reflète dans la transe qu'est Yama.

Refrain de l'osmose

Le fantasme de fusion, d'imbrication physique qui fait perdre de vue les limites de soi et de l'autre, la jeune chorégraphe Jann Gallois en propose une version plus abstraite dans un duo avec Rafael Smadja intitulé Compact (2016). Inextricablement encastrés l'un dans l'autre, un homme et une femme déploient une énergie folle à faire (ou ne pas faire) corps commun. Roulant l'un sur l'autre, rivalisant d'invention dans la façon de s'accrocher, ces inséparables épuisent le refrain de l'osmose jusqu'à explosion.

Troisième pièce de Jann Gallois depuis la création de sa compagnie Burn Out en 2012, Compact introduisait, samedi 9 décembre, au Théâtre de La Licorne, sa première production pour cinq interprètes Quintette. Dans un espace de jeu sans cesse vrillé par des changements d'humeurs, la question de la bonne place, du timing et du travail collectif s'offre des variations théâtrales ludiques. Un peu décousu, ce Quintette profite heureusement d'un esprit de troupe qui tient bon.



© Sandro Kopp

LET'S DANCE DAMIEN JALET, LE CHORÉGRAPHE QUI A IMAGINÉ LES FOLLES DANSES DE *SUSPIRIA*

Travailler les mouvements du corps a toujours été une évidence pour Damien Jalet. Avec les chorégraphies conçues pour le « *Suspiria* » de Luca Guadagnino, le Belge revisite ses obsessions : rituels et transformation sont ses maîtres-mots.

Des os qui craquent. Un corps qui se contorsionne. Un masque de laideur qui fond au contact d'un miroir. N'y a-t-il rien de plus viscéral, dans le *Suspiria* de 2018, que le calvaire d'Olga ? Que ceux qui associent la danse aux entrechats gracieux de *Black Swan*, ou à la beauté en technicolor des *Chaussons rouges*, passent leur chemin. Dans ce remake du film de Dario Argento, danser n'est ni plus ni moins qu'un « vecteur de sortilèges », qu'une question « de vie et de mort », précise Damien Jalet. Difficile d'imaginer que ce chorégraphe belge de 42 ans, à la douceur juvénile, ait mis en mouvement le ballet macabre imaginé par Luca Guadagnino (réalisateur de *Call Me By Your Name*). Pourtant, sa vision de l'art est aussi radicale que celle du cinéaste italien : danser est pour lui une stratégie de survie, une manière d'être au monde.

L'hémoglobine collée à la rétine. La radicalité, donc, comme philosophie partagée. Si Damien Jalet a découvert *Suspiria* en 2008, soit dix ans jour pour jour avant la projection à la Mostra de Venise de son remake, sa connexion avec le film est bien plus ancienne. Né de parents avides de spectacles – lui, travaillait à la Coopération au développement, elle, était fleuriste –, il vit un premier choc scénique aux tonalités aussi écarlates que celle du giallo. « À trois ans, j'assistais à une représentation au théâtre de marionnettes Toone, qui joue tous les classiques avec l'accent belge. Et à un moment donné, le diable dans *Faust*, un acteur déguisé, arrive au milieu des poupées. C'était un moment puissant, l'incarnation ultime de l'hédonisme », se souvient-il.



ENTRER DANS LES ORDRES

Puis, Damien Jalet transforme les serviettes rouges de maman en rideau de théâtre, reproduit des chorégraphies de Madonna dans des unités paroissiales. Un besoin de se mouvoir l'anime. Il ponctue d'ailleurs ses réponses de mouvements amples, mime à l'envi la transformation du corps, parle de « circulation » au lieu de « communication ». « Je suis des signes Lion et Dragon. Je suis né pendant la canicule de 1976, soit le mois le plus chaud du siècle », souligne-t-il pour expliquer ce tempérament passionné. Quand il est repéré à l'âge de 20 ans en train de danser dans une boîte de nuit, il abandonne ses rêves de théâtre – fomentées à l'Institut national supérieur des arts du spectacle - pour se former à New York. « C'était une vraie porte ouverte vers un autre monde. Comme je n'étais pas entraîné techniquement, je devais travailler trois fois plus. Je suis comme rentré dans les ordres », souligne-t-il. Au sein des compagnies Ultima Vez et des Ballets C de la B, puis au contact de son fidèle collaborateur Sidi Larbi Cherkaoui, il comble ce besoin de repousser les limites : « Mes moments de scène les plus mémorables, j'avais l'impression de sortir de mon corps ». S'il s'isole parfois dans son appartement bruxellois, Damien Jalet ressent le besoin perpétuel de sortir de sa zone de confort. Quand il n'est pas entre le Mexique et la France – comme le jour où nous le rencontrons, muni de son sac à dos -, il arpente le monde pour explorer les origines de la danse : les rituels de transe auxquels il assiste en Indonésie ou au Japon. Des pratiques ancestrales comme tant de manières de renouer avec un environnement qui nous échappe : « Quand le cadre est sismique, sujet à des irrptions, des tsunamis, des tremblements de terre, le rapport au monde change. »

COURSE CONTRE LE TEMPS

Saisir l'inconscient collectif du lieu est aussi important que de saisir l'instant. L'idée de présence et d'extrême présence hante le chorégraphe, dans sa vie comme dans son art. « Tout ce qu'il reste d'une performance, c'est le souvenir que le public en a (...) C'est une flèche qui passe dans le temps », estime-t-il. Imprimer le temps, à une époque où chacun est dans une présence-absence, n'a jamais été aussi primordial. Un rappel aussi de notre propre mortalité, de notre passage « limité » et éphémère sur Terre, de l'importance aussi « d'en faire quelque chose ». Un questionnement qui traverse aussi Damien Jalet, depuis qu'il a été témoin des attentats du 13 novembre 2015. « J'étais rue de Charonne, en face de la Belle Équipe. La voiture s'est arrêtée, j'ai eu un échange de regards avec le tueur. J'ai vu tous les gens sur cette terrasse dans leurs derniers moments », se remémore-t-il avec une certaine émotion. Ce qui l'a sauvé ? « Courir. Le type a tiré sur moi, mais j'avais déjà commencé à courir. Je ne sais pas ce qui m'a fait bouger, cela s'est vraiment joué à un dixième de seconde ». Il y a eu un avant et un après. Damien Jalet songe même, après cette tragédie, à arrêter la mise en scène. Mais l'art devient une bouée de secours, l'occasion d'évacuer cette tension localisée dans la cage thoracique, comme il le signifie d'un mouvement. *Babel 7.16*, présenté au festival d'Avignon en 2016, agit clairement comme une catharsis : « L'idée, c'est "si tu ne cours pas, tu meurs". C'est un hommage à ma course. Un hommage aux gens que j'ai vus ». La danse n'est pas devenue une moindre priorité, mais une forme de résistance : « Je me sentais coupable de rire. Puis j'ai réalisé que célébrer les forces de vie était le plus beau doigt d'honneur ». « Open Again », comme l'un des morceaux phares de *Suspiria*.



LA VILLA KUJOYAMA RECRUTE SA NOUVELLE PROMOTION

La cousine japonaise de La Villa Médicis s'appelle Kujoyama. Depuis 25 ans, cette résidence accueille les artistes souhaitant développer un projet en lien avec le Japon. La session de recrutement de la promotion 2020 se déroule jusqu'au 7 février prochain. La villa Kujoyama, c'est cette drôle de bâtisse située sur les hauteurs du mont Higashi, à Kyoto. Dans un cocon de verdure, ses lignes épurées, tracées par l'architecte Kunio Kato, surplombent la ville. Ses appartements-ateliers tournés vers la montagne garantissent un calme absolu, à une dizaine de minutes seulement de l'effervescence du centre-ville. Créée en 1992, La Villa fait figure d'exception dans le paysage des résidences. Il s'agit en effet de la seule sur le continent asiatique à être destinée à la création française. Nous évoquons déjà ses origines dans un article paru en mai dernier.

RENFORCER LE LIEN FRANCO-JAPONAIS

Cela fait maintenant 25 ans que la Villa accompagne des artistes. Parmi ceux qui l'ont fréquentée, on retrouve l'écrivain Emmanuel Carrère, l'architecte Benjamin Aubry, ou encore la bédéiste Catherine Meurisse. Membre de la promotion 2018, cette dernière a œuvré à la libre adaptation d'un roman du Japonais Natsume Soseki. L'objectif premier de La Villa est en effet de renforcer le dialogue interculturel. En 2015, elle accueillait son premier duo franco-japonais, composé du chorégraphe Damien Jalet et du plasticien Nawa Kohei. Ensemble, ils ont monté un spectacle qui entamera sa tournée française en avril prochain : «Vessel».

PROFIL DE CANDIDAT

Les candidatures pour l'année 2020 seront collectées jusqu'au 7 février. Environ 300 dossiers éligibles convergeront vers La Villa. Les futurs résidents doivent répondre à des critères formels comme celui d'être Français, Japonais, ou à défaut d'avoir vécu pendant au minimum cinq ans en France. C'est ensuite au cours d'un entretien qu'un jury composé d'experts de chaque discipline analyse le parcours du candidat. Il faut «savoir s'il postule au bon moment» indique la directrice des lieux, Charlotte Fouchet-Ishii.

Un séjour à La Villa dure entre deux et six mois. Les processus de création et les disciplines évoluent tellement qu'il est nécessaire de réactualiser constamment le catalogue de la résidence. En 2019, les sections cirque contemporain, ainsi que marionnettes et arts de la rue ont ainsi vu le jour.

LES RÉSIDENCES D'ARTISTES, DES ÉCOSYSTÈMES MENACÉS ?

L'été dernier, le président de la République a initié « un grand diagnostic » des résidences. Thierry Tuot, conseiller d'Etat, s'est vu confier l'établissement d'un rapport, devant conduire à une série de réformes. En première ligne, figurait notamment le processus de sélection des artistes. Pourtant, l'exécutif observe depuis un silence monastique.

Diagnostic ou pas, pour sa directrice, La Villa n'a pas attendu les directives gouvernementales pour remettre en question son fonctionnement. Sur ces questions, l'antenne japonaise travaille de concert avec la Villa Médicis et la Casa Velasquez. Charlotte Fouchet-Ishii estime que le contexte actuel est une bonne occasion de «se poser énormément de questions et de travailler beaucoup plus en collaboration». Parmi les initiatives communes, figure un accompagnement des artistes sur la post-résidence.

Si l'on peine encore à en percevoir les retombées, la mission de Thierry Tuot suscite des inquiétudes. Il paraît complexe d'évaluer les bénéfices concrets du temps passé en résidence. Pour Ryoko Sekiguchi, ancienne pensionnaire de la Villa Médicis, ce type d'expérience est comparable au travail du jardinier : «on sème, mais on ne sait jamais vraiment ce que l'on va récolter». A Charlotte Fouchet-Ishii de surenchéir en indiquant que «dans le contexte japonais, le temps est important». La résidence doit permettre de remettre les compteurs à zéro et de favoriser la création, sans exigence de rendement.